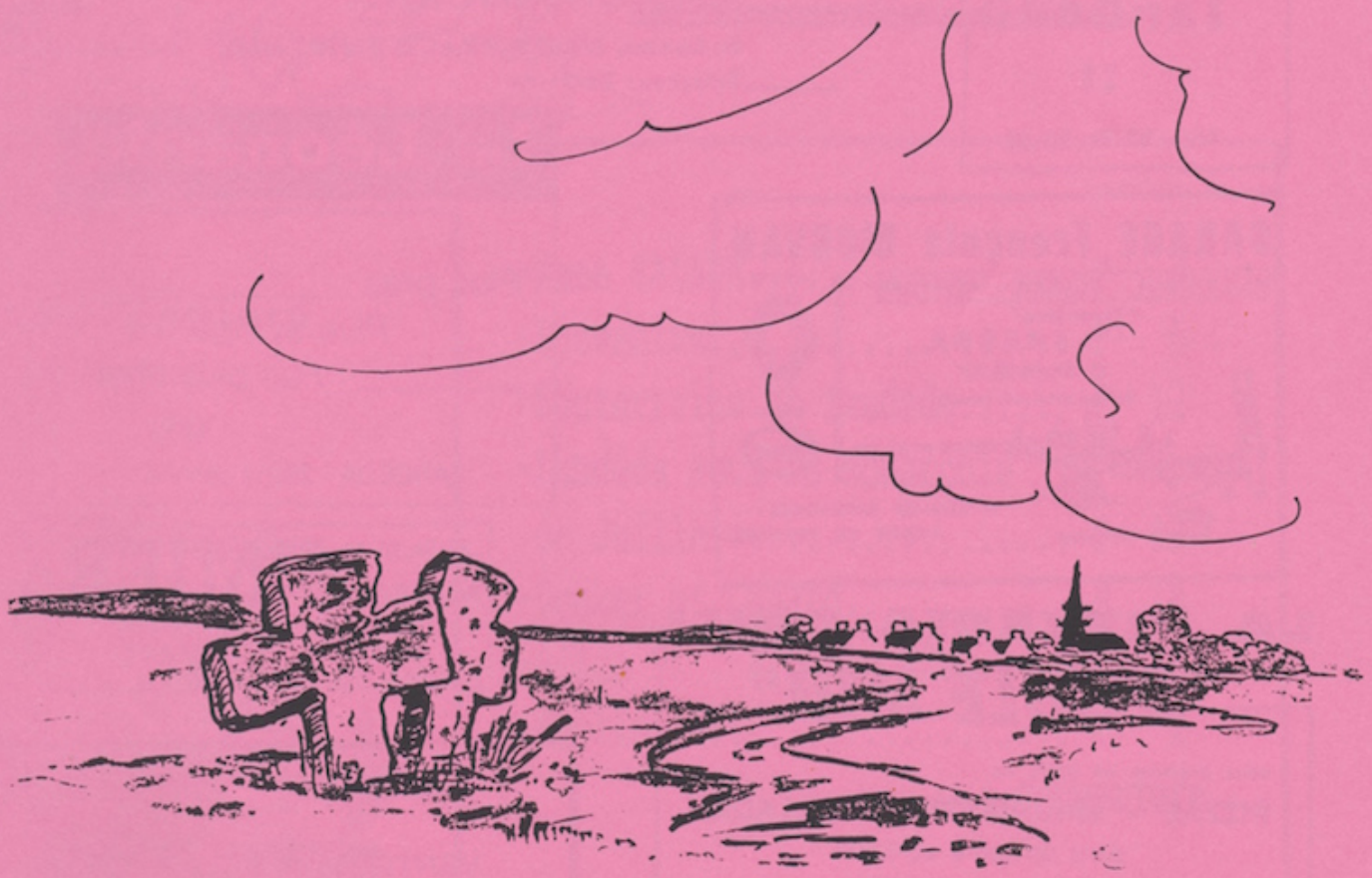
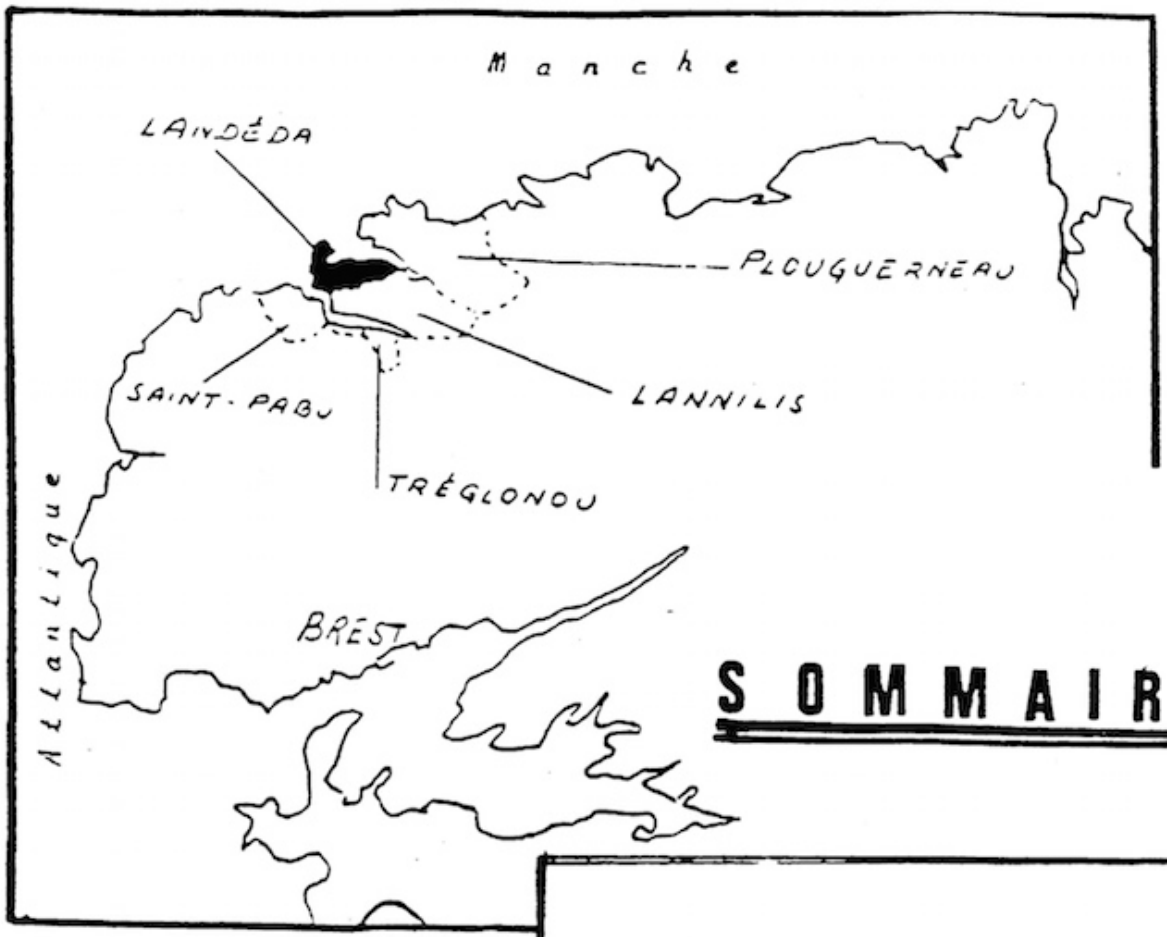
les cahiers de landeda



AMICALE CULTURELLE
DE LANDEDA

DECEMBRE 1991
N° 32
15 francs



SOMMAIRE

-René SALAUN..... P 3
-Souvenirs..... P 5
-Souterrains de Landéda..... P 12
-Landéda sous la Monarchie de Juillet..... P 13
-Goaker et Canard..... P 18
-Bilan 91 . Projets 92..... P 20
-Publicité..... P 2
+ couverture

Couverture : dessin de Monique LE FUR

les cahiers

de

landeda



No 32

Rescapé de la tragédie de MERS-EL-KEBIR
René SALAUN nous a quittés .



Après une courte maladie, René SALAUN, né le 6 Janvier 1912 s'est éteint le 16 Juillet 1991.

Avec lui disparaît un des survivants de Mers-El-Kebir; quartier-maître chef, il était embarqué sur le cuirassé "Bretagne".

Bien souvent il racontait ce qui s'était passé le 3 Juillet 1940, ce jour, une escadre anglaise commandée par l'Amiral SOMMERVILLE composée des cuirassés Hood, Barham et Résolution ainsi que de nombreux bâtiments d'escorte se présenta au large du port algérien. Le commandant de l'escadre anglaise posa alors à l'Amiral GENSOUL commandant de la flotte française l'ultimatum suivant "soit de se joindre à elle, de se faire désarmer dans un port anglais ou se se saborder."

Devant le refus de l'Amiral GENSOUL qui avait eu l'accord de l'Amiral DARLAN,SOMMERVILLE ouvrit le feu avec les pièces de 380 de ses cuirassés.

Dès le début de l'engagement, la "Bretagne" fut dûrement touchée provoquant l'explosion de ses soutes à munition. A ce moment, René se trouvait à son poste de combat dans une des casemates armées en canons de 138. Aussitôt après avoir été atteinte, la "Bretagne" prit très vite de la gîte tandis que la batterie se remplissait rapidement de fumée, René n'ayant plus rien à faire dans sa casemate, réussit à monter sur le pont puis se jeta à l'eau déjà recouverte d'une épaisse couche de mazout.

Après avoir aidé plusieurs camarades à se maintenir à la surface, il réussit à se hisser sur une chaloupe de laquelle il participa au sauvetage de nombreux marins avant qu'ils ne disparaissent sous la couche de mazout qui était en feu.

...

Pendant ce temps, la gîte du navire continuait de s'accentuer jusqu'au moment où il se retourna quille en l'air, entraînant dans la mort tous les marins restés à son bord.

Sur les 1 100 qui devaient se trouver à bord, 200 en sortiront mais dans quel état moral ou physique !

Le bombardement de la flotte française (1) fit plus de 1300 morts (2) parmi lesquels 6 enfants de Landéda et de nombreux blessés , quelques uns sont devenus fous ou amnésiques, d'autres ont disparu à tout jamais sans laisser de trace. Mais pour René, la guerre n'était pas finie, après un bon mois passé dans un centre de repos près d'AIN-EL-TURK, il regagna la métropole à TOULON pour une nouvelle affectation sur le croiseur "MARSEILLAISE", il y resta jusqu'au sabordage des bateaux le 27 novembre 1942, puis comme beaucoup d'autres marins, il fut mis en congé d'armistice qu'il passa auprès de sa famille.

En 1944, après le débarquement des alliés en Normandie, n'écoutant que son devoir de militaire, il entra dans un groupe de FFI, puis à nouveau il retourna à TOULON pour embarquer sur le croiseur "DUGUAY TROUIN".

Les hostilités terminées, sur sa demande, il fut démobilisé, retourna à Landéda puis trouva un emploi à la voilerie de l'arsenal de Brest, il prit enfin sa retraite après bien des péripéties rencontrées jusque là.

Ne voulant pas rester inactif, il occupa son temps en travaux d'atelier et jardinage, ainsi qu'à la mairie dont il fut conseiller municipal pendant 18 ans.

Très éprouvé par le décès de son épouse, voici trois ans, il laisse à ses nombreux amis un inoubliable bon souvenir.

F. AUBENEAU

(1) Parmi les plus sévèrement touchés, le cuirassé "DUNKERQUE" le contre torpilleur "MOGADOR", tandis que le cuirassé "PROVENCE" allait s'échouer, très endommagé.

(2)A lui seul, le cuirassé "BRETAGNE" eut à déplorer environ 900 morts.



SOUVENIRS...

J. GUIZIOU

PREMIERES ANNEES

1.C'est la guerre

Illustrations :
"Le Pays de France"
1918

Il arrive !

Il est arrivé. Il est déjà là, sur le quai de la gare. Ma mère, tout émue, murmure : Cléfos ! (1) Quant à lui, il me soulève à bout de bras et m'embrasse. Il sent fort le tabac et ses moustaches me piquent. C'est bon !.

C'est mon parrain.

Il porte musette et bidon, dont les courroies se croisent sur sa poitrine. Et aussi un masque : c'est tout mou; cela fait froid et humide sur la figure, et surtout sous le menton (2); et quelle drôle d'odeur !

Il a rapporté à ma mère une nouvelle douille d'obus. Tout le devant est travaillé : ça représente une fleur, une jonquille peut-être. Maintenant, nous avons à la maison deux grosses douilles semblables (3). Nous avons aussi deux douilles plus petites (4) ; mais celles-là sont lisses. Elles sont placées sur le manteau de la cheminée. Ces choses-là vont toujours par deux. Le samedi soir , avec Janik (5), nous les astiquons. Avec du Naol : pas beaucoup, parce que ça encrasse. Ce qu'il faut, c'est bien frotter. Souffler dessus et encore frotter.

Je n'ai pas vu mon parrain repartir. Mais je sais qu'il a pris le train un certain matin : Mathieu (6) était là. Moi, je n'ai pas eu le droit d'aller à la gare. Ma mère avait les yeux rouges et sa tête des mauvais jours : ce n'était pas le moment d'insister.

C'est la guerre.



Yann (7) Kergoungant (8), lui, est revenu. Mais il reste chez lui. Il est blessé. On dit même que c'est un grand blessé. Je me demande ce que cela veut dire : je connais des boiteux et des vieux et des vieilles tout tordus et tout cassés. Mais ils reviennent pas de la guerre.

Mais, un beau jour, Yann, le grand Yann, arrive. Il est signalé tout là-haut, au moment où il franchit le seuil qui sépare les deux domaines. Maintenant, il chemine dans Liorz An Hent (9), péniblement. Enfin, il débouche sur l'aire.(10). Il descend lentement, sur ses béquilles, la pente douce qui conduit à la maison. Je vois qu'il n'a plus qu'une jambe. Mais on m'a bien recommandé de ne pas lui demander pourquoi. Il entre avec précaution, à cause de la marche. La porte franchie, il s'arrête, pour prononcer la formule sacro-sainte : Bennozh Doué war n'eoc'h (11).

A ces mots, ma grand-mère, qui sait depuis une heure que Yann arrive, accourt et exprime sa surprise. Après les salutations d'usage, notre visiteur, maintenant entouré, s'engage dans l'allée des lits-clos, puis se glisse entre le banc du vaisselier et la grande table. Il s'assied enfin en haut, le dos à la fenêtre. Ses béquilles, qui reposent maintenant sur le coffre, sont immenses. En haut, elles sont garnies de nuir noir, un cuir très doux et luisant.

Et Yann, bien installé, sirotant le précieux malaga qu'il ne pouvait évidemment pas refuser, parle comme s'il avait toujours été là. Il a le teint florissant. Il ne ressemble pas du tout aux pauvres estropiés que je connais et qui portent en permanence sur la figure leurs souffrances et leur misère. Il parle de la petite voiture qu'il aura un de ces jours -une voiture avec volant, tout comme les automobiles- et qui lui permettra de se déplacer facilement. Il viendra souvent à Cléfos- c'est promis. Il suffira d'aménager le passage entre Liorz An Hent et les champs de Kergoungant.

Bien sûr, je connais les oranges : à Noël, chacune de mes soeurs en trouve une dans son sabot, au retour de la Messe de Minuit. Et moi, quelques heures après, à mon réveil, je trouve la mienne, au bas de l'escalier. Je suis même gâté: dans l'autre sabot, il y a un Petit Jésus en sucre.

Mais aujourd'hui, à la maison, quel trésor ! Dans la grande chambre du haut, un des tiroirs de la commode est plein d'oranges : un bateau a été torpillé au large de Portsall et des tas de bonnes choses ont été rejetées sur la grève.

Une telle richesse ne se gaspille pas : il faudra que les oranges commencent à se gâter pour que nous ayons l'autorisation de nous attaquer au stock. Maintenant le temps presse et nous mettons les bouchées doubles.

Nous avons aussi des cacahuètes. Celles qui n'ont pas été avariées par l'eau de mer se conservent très bien. Mais les souris en raffolent et nous font une rude concurrence. Elle se jouent des pièges que Mamm (12) leur tend. Elle n'ont jamais été à pareille fête !

*****

Un drôle de train ! C'est un train supplémentaire, ce qui est déjà un événement (13). Mais, surtout, il est bourré de soldats, et ces soldats sont des Américains.

Tout le monde sait que les Américains sont en train de débarquer à Brest et partent ensuite sur le Front. C'est curieux qu'ils prennent le temps de venir nous voir et qu'ils éprouvent le besoin de faire halte à Landéda. Mais peut-être vont-ils simplement à l'Aber-Wrac'h passer la journée au bord de la mer.

Toujours est-il que nous sommes là, Mathieu et moi -et quelques autres-, le nez en l'air , à nous extasier devant ces touristes d'un nouveau genre et surtout, devant leurs grands chapeaux.

Notre admiration est à son comble lorsque, au départ, on nous lance -quantité de cris et de gesticulations à l'appui- , des fenêtres du train qui redémarre, force barres de chocolat et tablettes de chewing-gum.

Nous avons bien de la chance d'avoir une gare à Landéda !



Nous sommes à Park Ar Biz (14) , je veux dire dans un de ces champs Ar Biz situés au diable, auprès de la ligne (15) à droite du chemin creux qui conduit à Ar Wouden (16).

Ces champs n'ont pas bonne réputation. L'un d'entre eux est planté de genêts (17), un autre d'ajonc (18). Les autres sont des pâtures, destinées de loin en loin et à tour de rôle à la culture de l'orge et du blé noir : bref, de pauvres champs où le Bozan (19) détesté est roi. Et l'ensemble est sinistre : s'il existe encore des loups, dans ces grands espaces presque vides entre Bel Air et Lannilis, de part et d'autre de la ligne, à hauteur de Billadoc (20), c'est bien Park Ar Biz qui leur convient le mieux. Sinistre et dangereux, car j'ai oublié de dire que les talus de l'endroit sont garnis, ici et là, de massifs de houx. Or, chacun sait que le houx attire le tonnerre, pour peu qu'il n'y ait pas d'habitations aux alentours.

Toujours est-il que nous sommes à Park Ar Biz. L'automne est déjà bien avancé. Il fait froid et de vilains corbeaux s'obstinent à nous tenir compagnie. Nous sommes en train de labourer.

Un piètre équipage : mes deux tantes, Fanch An Toul.(21) et moi; et deux chevaux. Tant Mari (22) conduit l'attelage -un bien pauvre attelage, il faut le dire-: les bons chevaux de Cléfos sont partis, mobilisés à leur tour. Ils doivent traîner quelque canon là-bas. Peut-être sont-ils morts, glorieusement. Et ceux qui les remplacent ne valent pas cher: on se demande d'où ils peuvent venir. De plus, les chevaux, ce n'est pas le point fort de ma tante. Elle en a peur, visiblement ; et son "Sou berr en dro !" (23) manque de force et d'autorité. Nos deux haridelles savent parfaitement à qui elles ont affaire, et s'arrêtent à tout propos : c'est tout juste si on ne les entend pas rire .

Mon autre tante, plus jeune et surtout plus solide, et Fanch An Toul tiennent à tour de rôle les mancherons de la charrue. Tantic (24), énergique, se débrouille bien, mais se fatigue vite. Quand à Fanch An Toul, le pauvre, il est estropié de naissance, avec une hanche plus haute que l'autre. Il se débat avec sa charrue pour tracer un sillon à peu près droit et de profondeur convenable. Mais il est au supplice. Et moi, je fais de mon mieux, armé de mon bâton, pour dégager (25) les bouchons qui se forment sur le tranchant du coutre. Car notre fumier aussi est mauvais : les bras manquent à la ferme pour le mettre en tas, convenablement, en bas de l'étable. Ce n'est pas du fumier ; c'est de la paille sale.

Nous n'en pouvons plus. Nous rentrons à Cléfos à la tombée de la nuit, exténués. En nous voyant, ma grand-mère dit: "Il est temps que cette guerre finisse". Le soir, le dîner expédié, cette supplication fait partie de notre prière, celle que nous disons ensemble à haute voix, agenouillés autour de la table. Elle s'adresse particulièrement à la Vierge du Folgoët (26) :

Introun Varia ar Folgoët
Hor Mamm hag hon Introun,
An dour en hon daoulagad,
Ni ho ped a galon !

Harpit an Iliz santel,
Avel diroll a ra ;
Ten hag hir eo ar Brezel,
Ar Peoc'h, ô Maria ! (27)

Notre Dame, que tout le Pays de Léon vénère, n'est pas si loin : elle doit nous connaître, Cléfos, nous et notre détresse. Elle ne peut pas ne pas se rendre compte qu'il faut mettre fin à cette misère



*****
**

(1) CLEFOS (sans doute contraction de CLEUZ-FOS) est le nom de la ferme de ma grand-mère. C'est aussi le nom sous lequel mon oncle et parrain est connu. Tout le monde l'appelle ainsi: sa mère, ses soeurs, les voisins et dans la paroisse, tous les gens de sa génération ; et même, plus tard, sa femme.

(2) Il s'agit d'un des premiers modèles de masques, sans aucune partie métallique

(3) Ce sont des douilles d'obus de 75. Mon oncle était Artilleur

(4) Douilles de 37

(5) Ma soeur cadette, un peu plus âgée que moi. Ne prononcez pas JANIQUE. Remplacez le "K" par un "T" mouillé

(6) Un des enfants de la famille "CANOTIER", nos proches voisins, tout près de la gare. MATHIEU et moi sommes du même âge.

(7) Ne prononcez pas "IANE". Dites : "YAN" , et faites sentir aussitôt et fortement le "N".

(8) Ferme située à 300 mètres au Nord de CLEFOS

(9) Voir la carte . LIORZ se dit d'un champ attenant à la ferme. CLEFOS est bordé au sud par le chemin OUEST-EST qui va directement de LANDEDA au manoir de KEROUARTZ. Les champs attenants sont donc tous au Nord, dominant les bâtiments de la ferme. Ce sont, d'Ouest en Est :

-LIORZ MOAN : le champ étroit,
-LIORZ AN HENT : le champ du chemin (le chemin de terre qui mène à KERGOUNGANT),
-LIORZ AN TY : le champ de la maison, qui domine effectivement et protège des vents du Nord la ferme et le jardin,
-LIORZ KORN : le champ du coin, en forme de triangle,
-LIORZ AN DOUR : le champ de l'eau, à hauteur de la grande mare de Cléfos et en contrebas. Ce champ est réservé aux ébats des chevaux.

(10) L'aire est l'espace dégagé indispensable pour les travaux de la moisson en particulier le battage. Légèrement en pente, pour éviter la stagnation de l'eau, son bol est fait d'argile dure et lisse, pratiquement imperméable. En dehors de l'état, elle est protégée par un revêtement fait d'un mélange de sable, ronces, ajonc, etc...

(11) La bénédiction de Dieu (soit) sur vous.

(12) Mère. Ne pononcez pas : "Mame". Dites : "Man", et faites sentir aussitôt , fortement, le "M" final.

(13) Le train supplémentaire complique la tâche de ceux qui conduisent (en fraude) leurs animaux paître sur la voie du chemin de fer

(14) Le champ du doigt. Appellation en rapport -vraisemblablement- avec la disposition des différentes parcelles.

(15) Terme usité à Landéda pour désigner la voie du chemin de fer

(16) LA MOTTE, mi-ferme, mi-manoir, en LANNILIS

(17) Le genêt sert principalement au chauffage du four, dans la cuisson du pain. Il fournit aussi -il fournissait- le bâton du démarcheur qui se met en route pour une demande de mariage.

(18) Il ne s'agit pas de l'ajonc qui pousse sur les talus et qui sert au chauffage. Il s'agit ici d'un ajonc qu'on sème et qu'on fauche encore tendre. Mélangé et broyé avec de l'herbe fraîche, c'est un régal pour les chevaux

(19) Sorte de pâquerette, à fleur jaune et à tige molle et fragile . Les graines, portées par le vent, contaminent les champs alentour

(20) Aux veillées, aussi bien qu'à l'occasion des grande assemblées pour les travaux de l'été, on raconte force histoires inquiétantes concernant le coin

(21) FANCH (ou FAINCH) AN TOUL PRI : François du Trou de Boue. Il habite avec sa mère, non loin de KERGOUNGANT, dans une zone effectivement mal pavée. Quand je serai plus âgé, je découvrirai que FANCH AN TOUL, si sévèrement estropié, est un optimiste. Il ne déteste pas coltiner de lourdes charges, parce que le travail est terminé, il éprouve un grand bien-être . Par ailleurs, dans les assemblées -à l'occasion du peignage du lin par exemple-, il est boute-en-train et brillant conteur.

(22) Mettre l'accent tonique sur "MA". Pas de trace de "E" dans la prononciation.

(23) Demi-tour sur place, par la gauche. Si c'est par la droite, remplacez SOU par DIC'HA

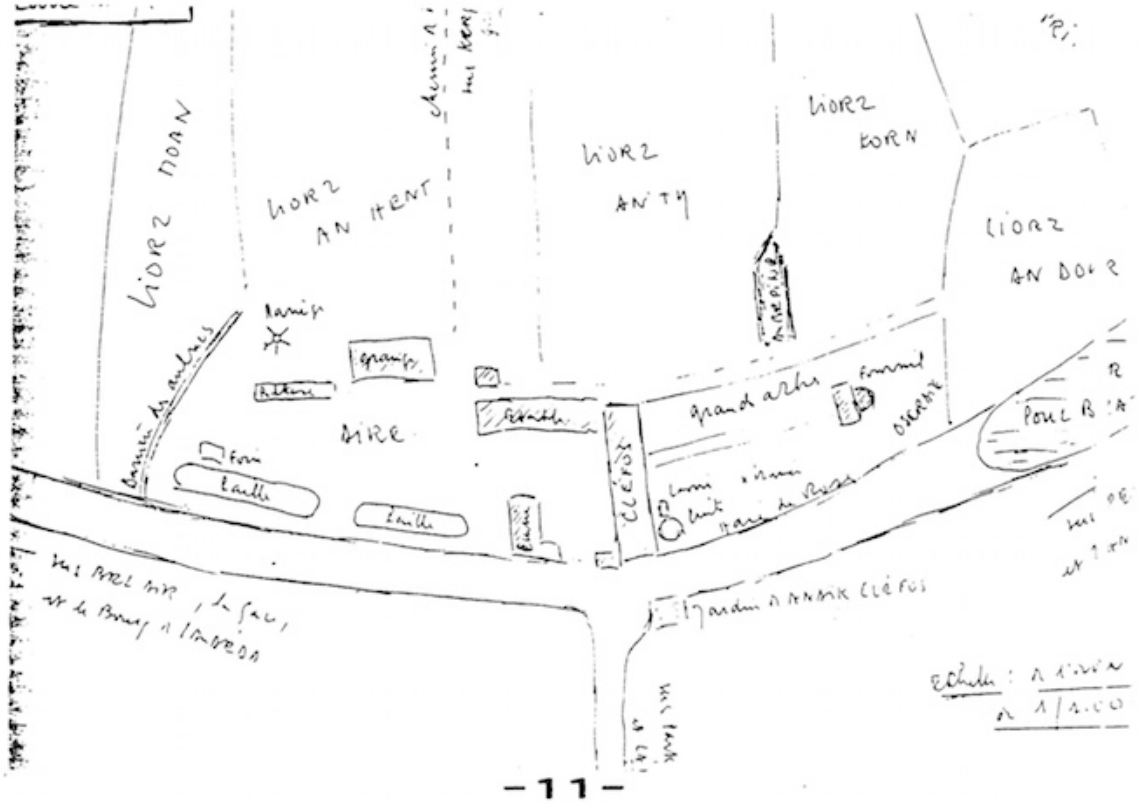
(24) C'est ma tante, non pas spécialement petite, mais la plus jeune . Le "C" final ne se prononce pas "K", mais "T" mouillé.

(25) L'opération se dit : KARZA

(26) La basilique du Fou du Bois -à quelques kilomètres de LESNEVEN- est un des hauts lieux du Léon.

(27) Douce Patronne du Folgoët
Notre Mère et Notre Dame,
Les larmes aux yeux,
Nous vous prions de tout coeur !

Soutenez l'Eglise sainte ;
Il souffle un vent déchaîné;
La guerre est intense et longue.
La Paix, O MARIE !



SOUTERRAINS DE LANDEDA

Le sous-sol de notre commune n'est pas troué comme du gruyère, mais nous avons découvert une douzaine de souterrains...

Au moyen-âge, les seigneurs échappaient aux envahisseurs en fuyant par des souterrains. A l'âge de fer, 500 ans Av-J.C, les souterrains caves faisaient partie de l'Habitat.

Nous trouvons ces deux fonctions dont voici une description sommaire avec leur emplacement

1/ Souterrain découvert et bouché par Daniel BESCOND dans la grange de sa maison de Kerviré,

2/ En refaisant le poteau central dans son hangar, Monsieur Paul de KERSENE est tombé dans une fosse débouchant sur un souterrain en briques

3/ Plusieurs enfants de la commune ont joué dans les souterrains du Château de Tromenec

4/ Lors de la construction de la maison (à Kervenny) de Monsieur Michel LE MIGNON, le sol sonnait creux sous les fondations ?

5/ La légende parle du souterrain reliant Tromenec au couvent des Anges en passant au Château de Lascamp

6/ Clément LE ROUX a parcouru une cinquantaine de mètres dans le souterrain qui part du couvent des Anges en direction des Moines. L'entrée de ce souterrain commence à l'étage avec descente dans sun boyau vertical comme un puits. L'éboulement se trouve au niveau de la route actuelle. Par marée basse, une trace de cailloux en surface semble rejoindre le milieu des deux Moines. Ce souterrain menait-il aux Moines ? sa direction au départ semble le prouver.

7/ Au Cosquer, dans la cour de chez CORRE, un tracteur est tombé dans une cache médiévale vite rebouchée par les services archéologiques

8/ En Mars 1990, M. Job LAOT a découvert un puits d'une profondeur de 4 m environ avec une amorce de galerie. Après avoir visité ce souterrain , l'Adjoint de M.LE.GOFFIC a fait reboucher cette découverte

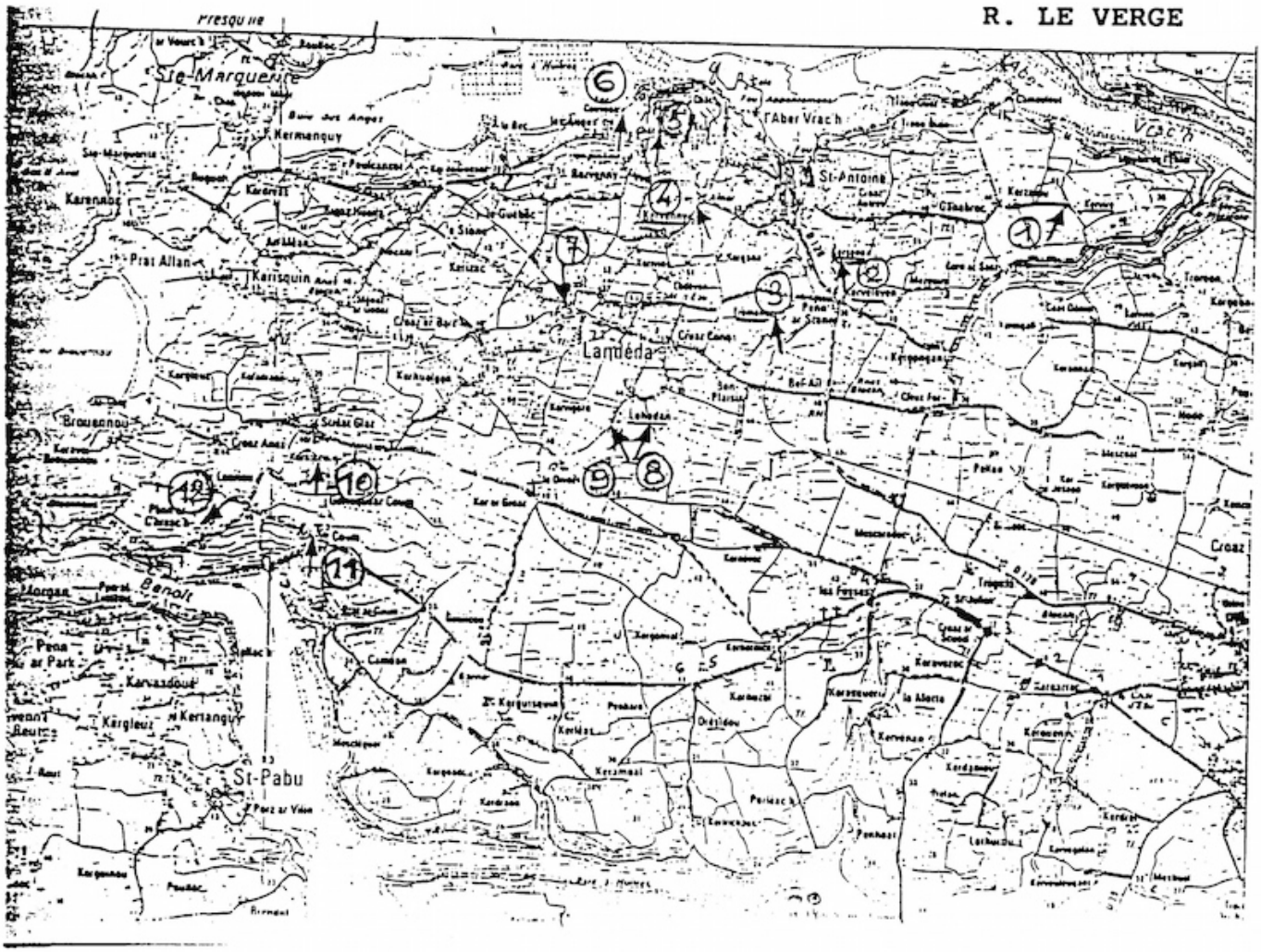
9/ En 1950/1951 , les employés municipaux ont découvert un souterrain-refuge en élargissant la route qui mène à Le Divez (signalé par la revue GALLIA XIV 1956,page 196)

10/Chez Marie BALCON, à Kerarbourg, un veau est tombé dans un souterrain ?

11/Dans la ferme de Monsieur LANUZEL, au Coum, un souterrain part vers l'ancienne chapelle de Tan Vaï.

12/En creusant les fondations de sa maison, le fils à Jean LE GALL de Penn ar Créac'h a découvert un souterrain de l'Age de fer.

R. LE VERGE



LANDEDA sous la Monarchie de Juillet

LES PROFESSIONS MARITIMES

PECHEURS

La matricule de la marine où sont portés les noms des officiers mariniers et les matelots d'après la date de leur inscription d'origine permet de recenser les Landédaens qui avant ou après leur temps de service, quand ils ont été "levés" (ce qui n'est pas le cas général) ont exercé une profession maritime.

Sur la matricule 2P 370 de 1826, on relève les noms de:

- Pierre Guiziou, né à Brouënnou, pêche de 1828 à 1841 sur "la Marie Anne" et "la Marie Françoise".

- Jean Marie Tréguer, né le 3 Avril 1809, embarqué le 1er Janvier 1830, présumé péri sur le brick "l'Actif".

- Christophe Duros, né le 23 Avril 1813 à Plouguerneau, d'abord novice sur le navire de commerce "Le Mississipi", puis plus tard lieutenant. Marié en 1837, fera du cabotage avant d'être nommé garde maritime à l'Aber-Wrac'h (1845 - 1849).

- Joseph Marie Kermaidic, né le 17 Mai 1807, embarqué à Brest le 12 Avril 1843. Patron sur le bateau "la Courageuse" (rôle de pêche).

- Guillaume Marie Le Verge, né le 16 Octobre 1819. Embarqué en 1843 sur "la Marie Jeanne" comme matelot, puis sur "la Marie Françoise" en 1846. Porté à la matricule des pilotes lamaneurs du quartier de Brest (voir note).

- François Marie Jézégou, né le 18 Juillet 1819. Embarqué comme matelot sur "la Marie Françoise" (1843), puis sur le lougre "l'Isabelle" au cabotage jusqu'en 1849.

- Gabriel Le Verge, né le 14 Septembre 1816, porté à la navigation en 1845, puis porté sur la matricule des pilotes du quartier de Brest.

- Jean François Calvarin, né en 1801. Pêche sur "la Juliette" (1840), embarqué en 1845, puis patron de "la Marie Jeanne", pêche jusqu'en 1849.

- Jean Marie Calvarin, né le 15 février 1806, embarqué en 1826, décédé à Tintingue en 1830.

- Jean Marie Floch, né en 1804, pêche sur "la Marie Jeanne" (1840)

- Jean Marie Donou, né le 19 juillet 1820, d'abord novice sur un brick allant au cabotage, puis, après 36 mois de service, au cabotage sur "la Nelly Godquin", ensuite à la pêche sur "la Marie Jeanne".

- Laurent Kermaidic, né le 29 septembre 1800, pêche sur "la Marguerite" (1841-1844) patron en 1846 sur "le Saint-Jacques" jusqu'en 1848.

- François Kermaidic, né le 17 septembre 1798 , frère du précédent, mêmes embarquements.

- Jean Perrot, né en 1810, présent sur "la Marie Jeanne" en 1842.

- Jean Marie Bernicot, né à Kermenguy en 1813, patron sur "la Marie" (pêche en 1843)

- Augustin Le Verge, né en 1823, embarqué sur le bateau de pêche "l'Océan" (1844-1846) ,porté sur la matricule des pilotes.

.../...

- Yves Bernicot, né à Kermenguy en 1821, embarqué à l'Aber-Wrac'h en 1847 sur "l'Océan" puis sur le sloop "la Marguerite" (pêche).

- Gabriel Le Verge, né à Brouënnou en 1802, patron de "la Marie Jeanne" (1845-1848).

- Hamon, né en 1800 , pêche sur "la Marie" (1846)

- Bars, né en 1816 , pêche (1843).

- Goulven Le Roux, né le 3 mars 1811, sur "la Marie Antoinette"(1847).

- François Le Coz, né le 4 janvier 1807, pêche sur "l'Auguste" de Brest.(1846).

Dans les archives de Landéda, figurent des noms qui ne sont pas portés sur la matricule : Jean François Bellec de Kermenguy (1846), Yves Perhirin de Pen ar Bez (1847), Guillaume Kerleroux qui mourra à Beniguet le 13 avril 1837, Jean Marie Duros de Penquéar (1838), Jean Balcon, Michel Baron, Jean Bian, Antoine Héliès, Guillaume Léon, Yves Siou, Jean Marie Marec....

NOTE :

Le pilote est celui qui monte à bord d'un navire afin de le faire entrer au port ou de l'en faire sortir. Cette pratique date du 16ème siècle et une ordonnance de Henri III de 1584, article 90 précise que "si un lamaneur a marchandé et entrepris de mettre un navire hors ou dedans un havre, luy est défendu de l'abandonner qu'il ne soit ancré au kay, ou que, sortant, il ne soit en pleine mer ".

Le terme "lamaneur" est un terme de marine et désigne le pilote qui connaît particulièrement l'entrée d'un port, d'une baie, d'une rade ou d'une rivière et qui guide les bâtiments à l'entrée et à la sortie. Le lamaneur est commissionné , c'est-à-dire rétribué.

Le mot "lamaneur" vient de l'ancien français "laman" qui représente le flamand "lotman" (lot = plomb, man= homme) qui veut dire "homme du plomb" parce que les lamaneurs se servaient d'ordinaire de sondes de plomb pour reconnaître la profondeur de la mer.

E. Littré. dictionnaire de la langue française.
Gallimard/ Hachette .1967.

Outre les pilotes signalés plus haut, on relève aussi le nom de Jean François OMNES, pilote juré (1834)

MAITRE DE CABOTAGE

Est porté comme maître de cabotage le sieur Pierre Bazile Lechivis domicilié aux Anges (1847).

CAPITAINE AU LONG COURS

Sieur Jean Marie Provost, de la Palue ne sera pas là pour déclarer la naissance de son enfant en 1845.

.../...

LES GABIERS.

C'est à Brest, où les mouvements de navires étaient importants que Gabriel Le Duff, domicilié à Landéda (1837) exerçait la profession de gabier. Ce terme désigne le matelot qui se tient dans les hunes pour visiter et entretenir les gréements, mais le gabier au port est le matelot qui est chargé de faire entrer les bâtiments de l'état dans le port, de les en faire sortir, de disposer les appareils de carénage, de halage....

Pierre Marie Duros, né et marié à Landéda (1843) était domicilié à Brest comme François Marie Duros, son témoin, qui, lui, était maître gabier.

LES GOEMONIERS

Les pêcheurs se livrent à la récolte du goémon, comme les cultivateurs. Engrais pour les champs, le goémon est également source de revenu, le surplus étant vendu à l'extérieur après un délai de 8 jours suivant la publication par l'autorité locale.

Une lettre ministérielle du 15 Novembre 1876 établit une distinction entre les cultivateurs recueillant le goémon sur le rivage et ceux qui allaient le cueillir toute l'année et "emploient non des petites barques, mais des bateaux de plusieurs tonneaux et dont le genre d'industrie est réellement une profession maritime".

En 1846, le syndic, tenta de restreindre ce droit de récolte et de ne le réserver qu'aux seuls enrôlés, projet qui entraîna une protestation du conseil municipal auprès du sous-préfet.

Alphonse Daudet nous a laissé dans "les contes du Lundi"(1873) de belles pages sur cette "moisson au bord de la mer". Nous nous bornerons ici à reproduire un extrait de l'ouvrage "le littoral de la France", qui, bien que postérieur lui aussi (1886) à la période 1830-1848 résume la difficulté de cette récolte et présente les bateaux utilisés. Tout cela ne doit pas être très différent de ce que l'on pouvait rencontrer au début du 19ème siècle. "C'est au milieu de périls redoutables que les habitants des hameaux dispersés dans les anses du voisinage, se livrent surtout à la pêche du goémon, pêche sagement règlementée, et donnant lieu, néanmoins, à des discussions sans fin. Les roches marinées, autrement dit: toujours séparées du continent, peuvent être exploitées en tout temps, mais les inscrits maritimes ont seuls le droit d'y récolter. Les roches permettant d'accéder à pied sec, ne fût-ce qu'une fois par année, sont la propriété de tous les habitants de la commune riveraine ; cependant, afin d'éviter la destruction de la plante, on ne peut la couper qu'à certaines époques.

.../...

Les bateaux goémoniers de l'Aber-Wrac'h sont les plus grossiers qu'il soit possible de voir. Les couples (1) sont à peine taillées sur leur face de partage: le reste est encore recouvert de son écorce. Des gournables ou chevilles en bois, enduites de goudron, unissent le bord à ces côtes primitives. Il n'entre certainement pas un kilo de clous dans toute l'embarcation, bonne mesure, d'ailleurs, comme nous le verrons bientôt. Chacun fait faire son bateau par le charpentier du village, avec les petits chênes rabougris, poussant sur le remblai des fossés de son champ. Pour cent francs au plus, on a un esquif de quatre tonneaux, sommairement gréé en cotre (2). Les bateaux destinés à la pêche du poisson se distinguent par une voilure plus soignée.

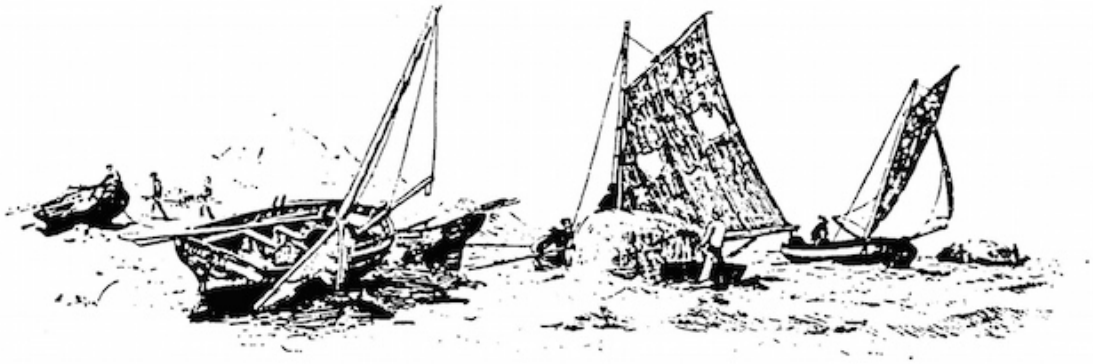
Ces pauvres cueilleurs de goémon chargent avec un tel excès leur chétive barque, qu'il arrive de les voir naviguer sous l'eau, et, infailliblement, ils chavireraient si le goémon, entassé au centre, n'empêchait la lame de pénétrer. On comprend alors l'utilité des gournables, les clous devraient être trop fréquemment remplacés.

Les femmes aident les marins dans ce rude métier. Parfois, les bateaux sont insuffisants, alors, on amarre ensemble les tas de goémon coupé et, à marée haute, ces radeaux de nouveau genre, montés par un homme, sont dirigés vers le port... Mais, gare au vent !.

La moindre secousse dénoue les cordes, le plancher herbeux fond sous les pieds du pauvre patron, le laissant en grand péril... Les accidents sont malheureusement trop fréquents".

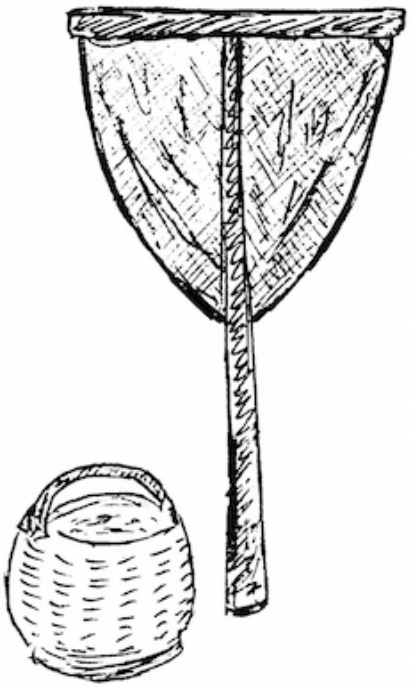
Valentine Vattier d'Ambroyse
Le Littoral de la France. Côtes bretonnes.
Champion Slatkine. Paris. réimpression de l'édition de 1886

(1) Couples: pièces à deux branches, s'élevant symétriquement, de chaque côté de la quille, jusqu'à la hauteur du plat bord, formant la membrure.
(2) Cotre : navire à un seul mât.



Bateaux goémonniers de l'Aber-Vrac'h.

J. MICHEL

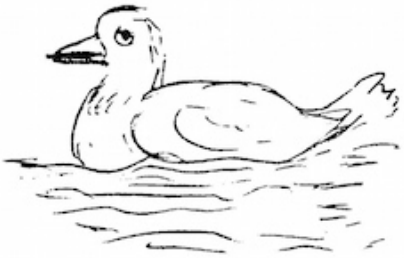


GOAKER

ET

CANARD





Tout le monde l'appelait GOAKER, mais ce sobriquet lui paraissait insultant et il ne manquait pas de riposter: "Mon nom est Vincent JACOB".

Originaire de TREGLONOU , vraisemblablement, ce marginal avait élu domicile près de Kérouartz en LANNILIS. Il vivait à la manière des Troglodytes dans une anfractuosité de rochers que l'on désignait d'ailleurs par le "trou de GOAKER".

Fin pêcheur de crevettes, on le voyait assez souvent à LANDEDA où les grandes marées l'attiraient et il constituait un rude concurrent pour les autochtones .Il venait à pied de Lannilis, portant sur l'épaule un haveneau de dimensions impressionnantes. Quand il arrivait au bourg, il commençait par faire une visite à l'église. Il laissait son engin de pêche appuyé au mur près de la porte latérale. Pendant qu'il accomplissait ses dévotions, nous, les enfants du bourg, nous cachions l'haveneau dans le porche ou le renfoncement du paratonnerre et guettions la sortie de GOAKER. Il se lançait contre nous dans une série d'imprécations, faisait mine de nous poursuivre en réclamant son bien. Nous courions devant lui, pas très rassurés quand même, en criant à tue-tête: "Goaker!lac'h laou ! Goaker !lac'h laou!". On désignait sous ce nom de "lac'h laou" (tueurs de poux) les pêcheurs de crevettes qui ne respectaient pas toujours la règlementation concernant le gabarit des produits péchés et qui n'hésitaient pas à ramasser les crevettes trop petites pour être commercialisées.

Une vraie force de la nature, ce Goaker ! En toute saison -sauf au coeur de l'hiver qu'il avait la sagesse de passer à la prison du Bouguen, à Brest, où il se faisait héberger à la suite de quelque délit susceptible de lui assurer momentanément le vivre et le couvert aux frais de

l'Administration-, on le voyait toujours pieds nus, ce qui nous impressionnait fort.

Il avait fini par avoir la plante des pieds tellement calleuse qu'il marchait, sans en souffrir, sur les graviers pointus et les débris de verre. Ce genre de prouesses ne manquait pas de nous intriguer. Il savait se montrer facétieux à ses heures.

Un jour,le garde-champêtre de Lannilis, qui l'avait à l'oeil, suivait à distance le brave Goaker qu'il soupçonnait sans doute de préparer quelque mauvais coup et qu'il voulait prendre en flagrant délit. Goaker, pas dupe du manège, ralentit le pas et laissa approcher le représentant de la Loi,

jusqu'au moment où il l'emprisonna dans l'immense filet de son haveneau ! L'histoire ne dit pas si l'incident justifia un stage au Bouguen !

Tout compte fait, ce n'était pas un mauvais bougre et il inspirait même une certaine sympathie bien plus que son contemporain, lannilisien lui aussi, connu sous le surnom de "CANARD" : un autre marginal sans profession ni domicile fixe, hantant les remises de l'Hôtel des Voyageurs à Lannilis. Il vivait d'expédients et sans doute de rapines. Il se produisait chaque année aux Régates de l'Aber-Wrac'h, en Août. C'est là, d'ailleurs, qu'on l'avait appelé "CANARD", car -après s'être distingué au mât de cocagne, au sommet duquel il grimpait comme un singe et décrochait habilement nombre de lots qui y étaient fixés- il participait au lâcher de canards dans le port.

Excellent nageur, il avait vite fait de s'emparer des volatiles qu'il troquait ensuite, probablement, contre quelques verres de vins !

Ils ont disparu, l'un et l'autre, depuis longtemps, mais le souvenir de ces figures pittoresques d'entre les deux guerres n'a pas quitté nos mémoires.

Georges LEGENDRE.

